

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



GRAEBER David, 2013, *Dettes : 5000 ans d'histoire*. Paris, Éditions Les Liens qui Libèrent, 622 p. (Charles Étienne Camirand)

Dettes : 5000 ans d'histoire est un livre d'anthropologie économique publié en anglais par l'ethnologue David Graeber en 2011 sous le titre *Debt: The First 5000 Years*, et édité en français en 2013 par Françoise et Paul Chemla aux éditions Les Liens qui Libèrent. En douze chapitres totalisant 471 pages, Graeber tente d'y esquisser une histoire mondiale et transculturelle de la dette.

Dans les cinq premiers chapitres de l'ouvrage, l'auteur développe les bases conceptuelles sur lesquelles s'appuie tout le reste de sa démonstration. Selon lui, toutes les formes de relations humaines sont des *transactions*, c'est-à-dire que tout transfert entre individus ou institutions revient, en définitive, à *transiger des choses*. Or, toutes les transactions ne sont pas du même ordre, c'est-à-dire qu'elles n'impliquent pas la même dynamique interactionnelle. En réalité, trois « fondements moraux » possibles en constitueraient les modalités : 1) le communisme, « jeu à somme incertaine » dans lequel les agents s'entraident mutuellement ; 2) la hiérarchie, système transactionnel où il est convenu de maintenir une inégalité permanente entre les partenaires, sorte de « jeu à somme non-nulle » ; et 3) l'échange, système par excellence de la réciprocité, « jeu à somme nulle » dans lequel chaque agent participe en tentant de retirer un investissement équivalent chez son partenaire transactionnel.

Mais l'échange a ceci de particulier qu'au contraire du communisme ou de la hiérarchie, il suppose le crédit, soit une *dette*, qui est en quelque sorte une « obligation quantifiable », la quantification étant requise lorsqu'il s'agit de faire en sorte que la transaction ait, une fois complétée, une somme nulle. En d'autres mots, la dette est la situation qui prévaut lorsqu'une transaction fondée sur l'échange est inachevée. Et l'instrument de quantification par excellence s'avère être la *monnaie*.

C'est ici qu'entre scène l'argument réellement original de l'auteur : l'histoire des cinq derniers millénaires tendrait à montrer que l'échange se serait mis à dominer, tant dans les rapports économiques que dans les représentations philosophiques, politiques et religieuses du fonctionnement social. Conséquemment, l'évolution des civilisations, qualifiées par Graeber d'« économies commerciales », se serait avant tout articulée autour du corollaire de l'échange, à savoir : la dette.

Les sept autres chapitres du livre sont alors consacrés à raconter comment les civilisations se sont progressivement constituées autour de la morale de la dette ; comment la monnaie, qui n'avait à l'origine qu'une fonction sociale de « marqueur de créances », est devenue en quelques siècles un objet de désir permettant petit à petit de faire équivaloir des personnes avec des biens, puis des biens avec des biens. Dans cette optique, l'histoire économique du monde n'équivaudrait qu'à l'histoire d'une monétisation progressive et inéluctable des formes de sociabilité. Graeber y montre un développement cyclique, oscillant constamment entre, d'une part, des périodes « transcendantales », où la monnaie-dette prend des formes virtuelles dans le

crédit fiduciaire, et, d'autre part, des ères « matérialistes », où la valeur de la monnaie s'appuie dorénavant sur une base physique, métallique.

Lorsque les dettes deviennent trop importantes, elles empêchent l'économie de fonctionner efficacement, et des révoltes de débiteurs ou des guerres de conquête sont déclenchées en vue d'« effacer les tablettes » (annuler les dettes), le tout sur fond de controverses philosophiques, politiques et religieuses entourant la nature et le rôle véritables de la monnaie. Mais Graeber cherche à soutenir qu'en dernier ressort, c'est la violence institutionnalisée de l'État qui a avant tout permis d'asseoir la domination de la monnaie-dette dans les transactions quotidiennes, une domination dont les institutions religieuses ont paradoxalement profité tout en la combattant.

On s'en doute, *Dette : 5000 ans d'histoire* est un ouvrage hautement ambitieux, voire subversif, comme il s'en fait rarement de nos jours en sciences sociales, et ce, tant pour l'originalité de sa thèse principale, que pour la variété de ses méthodes démonstratives, ou encore la diversité culturelle et historique des exemples cités. Pas étonnant dans ce cas que le livre se soit écoulé à près de 100 000 exemplaires aux États-Unis. Cela dit, au terme de la lecture, des questions cruciales restent non élucidées, notamment celle, classique en archéologie, de l'émergence des civilisations, des classes sociales et de l'État. Qui plus est, la thèse reste hautement teintée d'idéalisme épistémologique, puisqu'en définitive, c'est la morale qui semble maîtresse de l'Histoire : n'y conçoit-on pas les trois types de transactions économiques comme des « fondements moraux » ? Quoi qu'il en soit, *Dette : 5000 ans d'histoire* offre une réflexion originale sur laquelle tout chercheur en sciences sociales intéressé par les grandes questions transhistoriques devrait impérativement se pencher.

*Charles Étienne Camirand
Département d'anthropologie
Université de Montréal, Montréal (Québec), Canada*